Anna-Eva BERGMAN

Art Absolument,

Les Palais de glace d'Anna-Eva Bergman

March 2017

(artabsolument)

PAYS :France
PAGE(S) :78,79,80,81
SURFACE :359 %
PERIODICITE :Bimestriel

JOURNALISTE :Emmanuel Daydé

► 1 mars 2017 - N°76

DOMAINE DE KERGUÉHENNEC

LES PALAIS DE GLACE D'ANNA-EVA BERGMAN

À l'ombre d'Hans Hartung mais loin de toute abstraction lyrique, la Norvégienne Anna-Eva Bergman fait craquer les abîmes célestes et les cascades glacées du Grand Nord, dans des chocs de pierre, d'or et de pluie. Exposant son œuvre ultime, Kerguéhennec révèle l'art de total silence de cette espionne qui venait du froid. ▮ PAR EMMANUEL DAYDÉ

Anna-Eva Bergman. L'atelier d'Antibes (1973-1987)
Domaine de Kerguéhennec, Bignan
Du 5 mars au 4 juin 2017

Dans la splendeur hostile des pays nordiques, le principe de survie a conduit à considérer une femme à l'égal d'un homme. En Norvège, les artistes femmes sont donc plus nombreuses qu'ailleurs. Pourtant, bien que les sonates d'automne d'Anna-Eva Bergman retrouvent l'éclat obsédant du cinéma métaphysique de son homonyme suédois, son œuvre solitaire et glacé semble pourtant toujours pâtir – en France tout du moins – de l'ombre tragique d'Hans Hartung, l'homme de sa vie. Si, après-guerre, la Norvégienne a été enrôlée de force dans l'abstraction lyrique française de l'École de Paris, c'est autant par opportunité que par erreur – voire par amour. Née pour simplifier la nature, elle-même disait pratiquer un « art d'abstraire ». Plutôt que d'abstraction, Olivier Delavallade, directeur du domaine de Kerguéhennec, préfère parler d'extraction, « comme l'on extrait une substance d'une matière, un suc, un concentré ». Expressionniste à ses débuts et proche, dans ses illustrations, d'Otto Dix ou de George Grosz, la jeune femme à la santé fragile, régulièrement hospitalisée pour des troubles digestifs violents, s'approche à pas lents et mesurés du grand vide de l'abstraction : au temps de l'existentialisme, l'existence d'Anna-Eva précède son essence. Après avoir délaissé l'enseignement d'André Lhote à Paris, elle épouse en 1929, sur un coup de foudre, le jeune artiste allemand Hans Hartung et s'installe avec lui à Dresde. Contraint de fuir l'Allemagne nazie, le couple désargenté se réfugie à Minorque en Espagne – alors l'un des pays les moins chers d'Europe – entre 1933 et 1934. Au contact du tachisme rationnel d'Hartung, la jeune femme exprime pour la première fois son amour pour les formes exactes en réalisant là des études de maisons blanches des Baléares. Après sa rupture avec Hartung en 1937 et son premier divorce prononcé en 1938, Bergman, très affaiblie, retourne

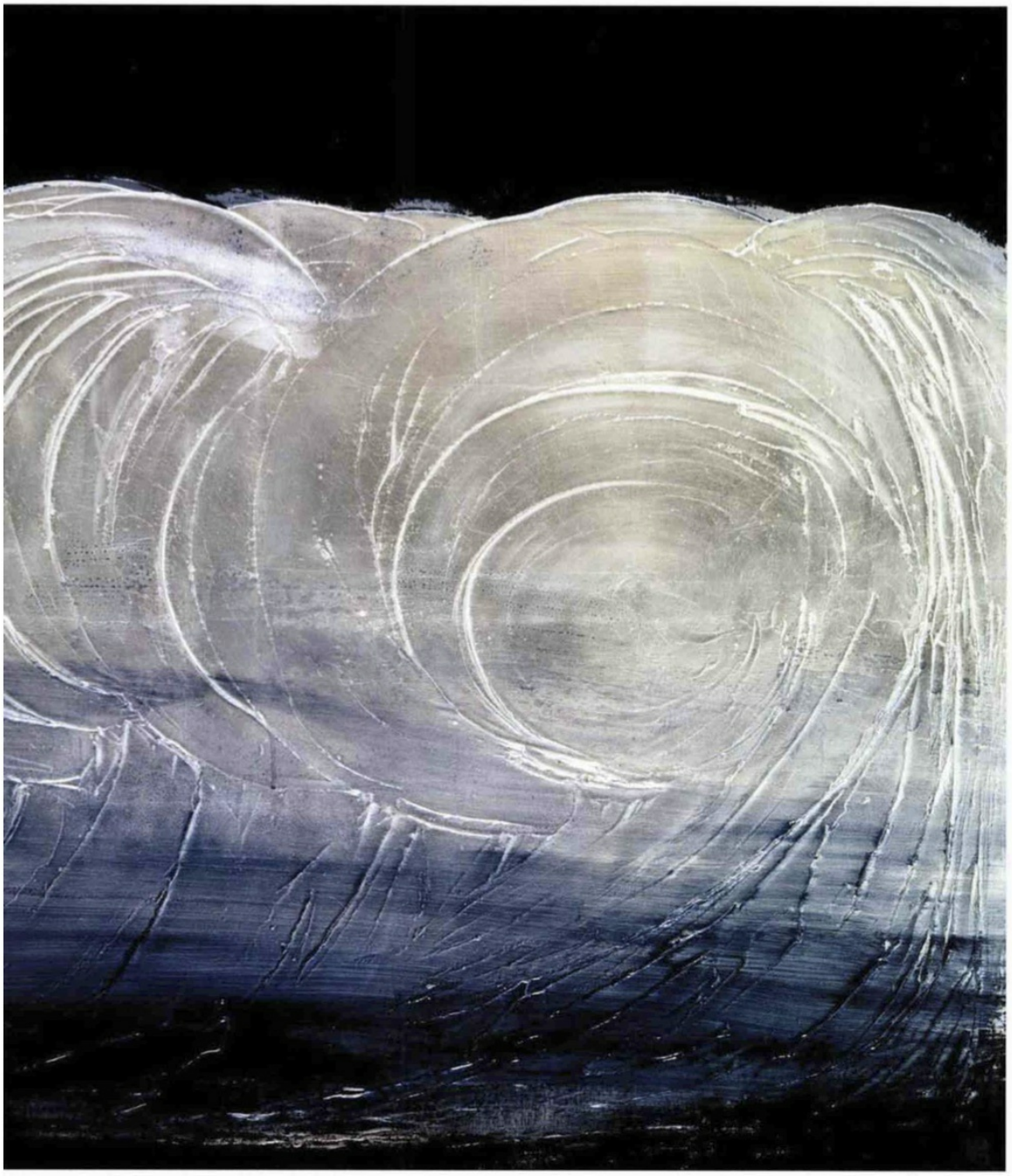
Tous droits de reproduction réservés

(artabsolument)

PAYS :France
PAGE(S) :78,79,80,81
SURFACE :359 %
PERIODICITE :Bimestriel

JOURNALISTE :Emmanuel Daydé

► 1 mars 2017 - N°76



s'établir au cœur de la Norvège des fjords, dans le Hardanger, berceau de sa famille. Dans le même temps, encouragée par l'architecte Christian Lange – qui a étudié l'utilisation de la section d'or dans la conception de la cathédrale gothique de Trondheim (et qui, comme Hartung, prône son utilisation pour « participer aux forces qui régissent la nature ») –, elle s'initie à la géométrie et apprend la technique de la dorure à la feuille. Remontant la côte norvégienne en bateau vers le cap Nord au cours de l'été 1950, elle visite les îles Lofoten et le septentrional Finnmark. Champ de bataille encore meurtri par la

N°49-1973 Vague baroque.
1973, acrylique, modeling paste et feuille de métal sur toile, 97 x 130 cm. Fondation Hartung-Bergman, Antibes.

Tous droits de reproduction réservés

(artabsolument)

PAYS :France
PAGE(S) :78,79,80,81
SURFACE :359 %
PERIODICITE :Bimestriel

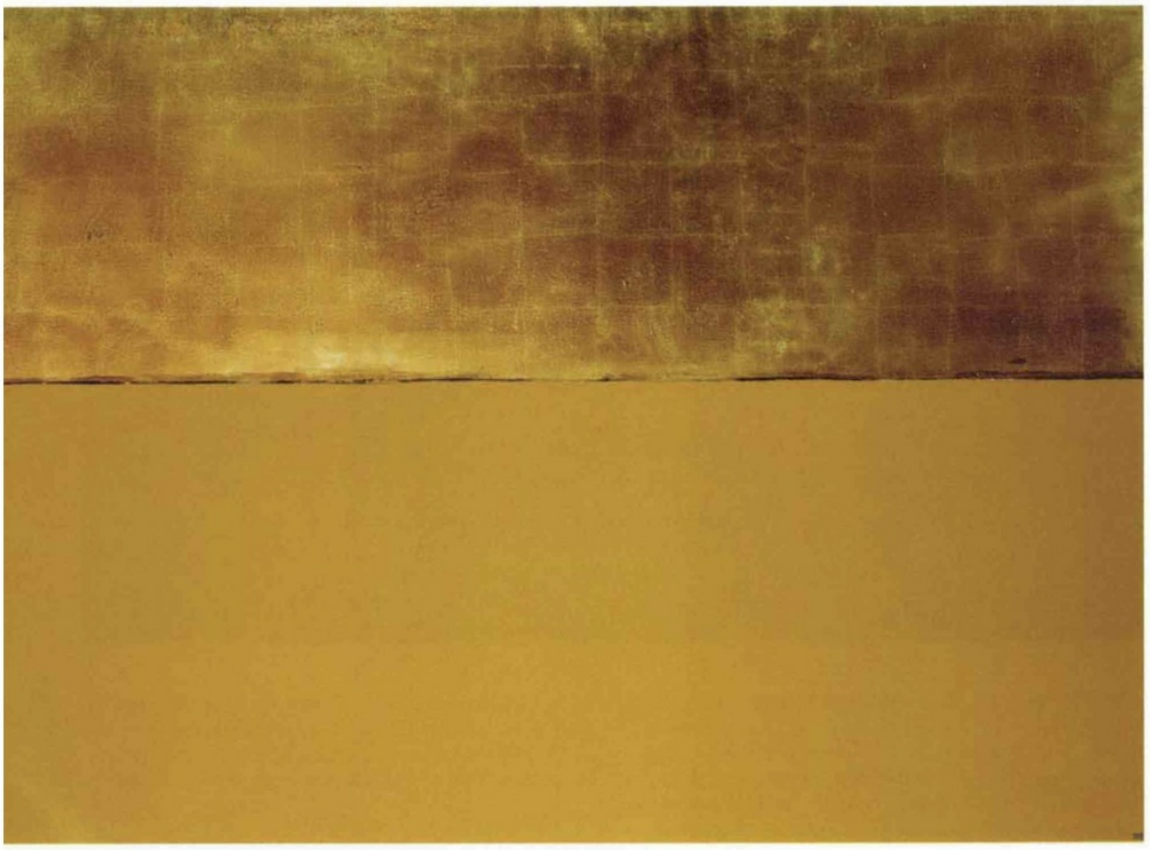
JOURNALISTE :Emmanuel Daydé

► 1 mars 2017 - N°76

guerre, le pays lapon de la taïga blanche et des glaciers bleus s'offre à elle couvert de ferraille rouillée, « de tanks et de voitures, de lits en fer et d'énormes squelettes en fer indéfinissables ». Au sein de cette nature magique et sauvage abîmée, les montagnes lui semblent transparentes, comme si « plus rien n'avait d'épaisseur. » « Tout est comme une vision d'avenir, écrit-elle, une possibilité encore pas réalisée ». En 1979, elle avouera encore : « C'est du Finnmark et de la Norvège du Nord que je rêve. Sa lumière me met en extase. Elle se présente par couches, et donne une impression d'espaces différents qui sont en même temps très près et très loin. » De cette remontée dans le temps et l'espace, elle tire *Fragments d'une île en Norvège*, une série minérale d'aspect non figuratif, où elle expérimente un nombre restreint de formes simples dans des tons froids. L'aventure abstraite peut commencer.

Voguer les miroirs

Revenue à Paris auprès d'Hartung en 1952, elle s'attache alors, dans ses aquarelles et ses croquis, à faire léviter les grosses roches de granit, plates et polies par l'eau, des côtes norvégiennes. Tout en prenant parfois la forme d'arbres, de griffes ou de corps célestes, ces monolithiques pierres noires se mettent à flotter dans un espace neutre et indifférencié. Ayant aspiré l'essence même de la Norvège, Anna-Eva élabore ses images de l'absence au moyen d'un alphabet de signes qu'elle invente. Son minimalisme nordique, plus proche des méditations hébraïques de l'Américain d'origine lettone Mark Rothko que des éclaboussures hystériques des lyriques parisiens, part des formes simplifiées de la falaise abrupte, des fjords minces, des glaciers argentés ou des lacs en forme de polygone de son pays natal. Ce qui ne



N°12-1975 Terre ocre avec ciel doré. 1985, acrylique et feuille de métal sur toile, 180 x 250 cm. Fondation Hartung-Bergman, Antibes.

Tous droits de reproduction réservés

(artabsolument)

PAYS :France
PAGE(S) :78,79,80,81
SURFACE :359 %
PERIODICITE :Bimestriel

JOURNALISTE :Emmanuel Daydé

► 1 mars 2017 - N°76

l'empêche pas d'adjoindre à ce vocabulaire de planètes, de montagnes, de stèles, de proues et de miroirs, des figures imaginaires issues de la mythologie scandinave, tel le *draug* – cette moitié de barque de revenant qui annonce une mort prochaine et qui vient fendre la surface du tableau en un triangle d'or coupant. Comme dans *La Barque le soir*, l'ultime roman-prophétie de Tarjei Vesaas publié en 1968 – où l'on suit une conscience qui coule dans une eau sombre et asphyxiante, puis qui remonte à la surface pour dériver dans un état de demi-mort, tout en vacillant au bord de l'hallucination –, l'artiste effectue une traversée de son être par fragments personnels et éclats naturels, en abordant l'ineffable de la mystérieuse région qui s'étend au-delà de l'inconscient. Remariée avec Hans Hartung en 1957, elle s'installe avec lui au début des années 60 dans une oliveraie, sur les hauteurs d'Antibes, au cœur d'une maison géométrique blanche (qui n'est pas sans évoquer celle construite à Fornells à Minorque dans les années 30). Dans cet atelier qu'elle a imaginé avec une immense baie vitrée orientée au nord, elle peut enfin se livrer, jusqu'à sa mort en 1987, à l'ascèse zen à laquelle elle aspire. S'identifiant à quelque chamane Sami, l'artiste bonze fait évoluer son art vers une simplification toujours plus poussée des motifs, un dépouillement dramatique et un polissage précis des formes, tout en s'appliquant à homogénéiser ses couleurs et à uniformiser ses surfaces. Dans les années 70, alors qu'Hartung entre dans sa phase « immatérielle », elle renonce au nombre d'or et enrichit son œuvre de deux nouveaux motifs japonisants – issus des estampes graphiques d'Hokusai ou des épaisses peintures de Strindberg comme du spectacle mouvant de la Méditerranée : la vague et la pluie. De la même manière que Munch grossissait ses étoiles pour faire éclater leur lueur dans la nuit polaire, ou que le cinéaste néerlandais Joris Ivens trouvait quatorze manières de décrire la pluie dans son film expérimental *Regen*, la Dame de la mer, digne d'Ibsen, empâte de lourds flocons blancs et dorés sur des feuilles de métal pour donner la sensation de gouttes d'eau qui tombent en apesanteur. À Antibes, la Norvégienne reprend les choses là où le Russe Nicolas de Staël, autre homme du Nord attiré par le Sud, les a laissées en 1955, le jour où il a sauté dans le vide. Au *Fort d'Antibes* transparent et funèbre ou au *Vol de mouettes* fluide et oppressant de Staël, Bergman oppose le liseré blanc de l'écume d'une *Eau* brune ou la forme noire et triangulaire d'une *Maison – de poupée – avec fenêtre d'or* allumée dans la nuit. Réduit à un simple trait, l'au-delà se présente à elle sous la forme d'une ligne d'horizon. « L'horizon est un motif que j'ai du mal à refouler, reconnaît-elle : il signifie pour moi l'éternité, l'infini, le par-delà du connu. » Ce n'est pas la peur de la mort mais celle de ne pas renaître qui hante les Skrømt, ces récits en forme de farce des Lapons. Au-delà de ses scènes de la vie conjugale, Anna-Eva Bergman renaît aujourd'hui en laissant voguer les miroirs de ses scintillantes neiges en deuil. ■

N° 26-1975 Pente.
1975, acrylique et feuille de métal (cuivre oxydé) sur toile, 195 x 130 cm. Fondation Hartung-Bergman, Antibes.

Tous droits de reproduction réservés